

arts et spectacles

La chronique de Jean-Pierre Tadros

Pourra-t-on jamais sortir de la banalité quotidienne?

La critique, allez-vous penser, est incorrigible. Toujours insatisfaite, elle tempête, crie sa mauvaise humeur à qui veut bien l'entendre, s'impatiente à l'attente du chef-d'œuvre qui ne semble jamais arriver, et finit par sombrer dans le désespoir. Et pourtant, faites donc l'inventaire des films qui ont pris l'affiche durant ces dernières semaines, et vous vous apercevrez bien vite qu'à quelques rares exceptions, ça a été le marasme le plus complet.

Comment alors ne pas dire, encore une fois, notre étonnement — mais notre crainte aussi — devant le manque d'aide (pour ne pas parler d'imagination) dont font preuve la plupart des distributeurs, géants de salle et autres responsables de la programmation des films qui paraissent dans nos cinémas commerciaux.

Gavras dans "Z": la lecture des sentences qui seront rapidement réduites, jusqu'à l'élargissement progressif des différents responsables.

Mais à l'opposé de "Z", que je regrette presque d'avoir mentionné ici, "O.K." ne raconte pas à proprement parler une histoire, et n'entend pas singer la réalité. Dès le départ, les acteurs nous rappellent qu'ils ne sont que des acteurs professionnels bavarois que le Vietnam est loin, mais que la Bavière, elle, est bien là. Et c'est dans la forêt bavaroise que Mao, la jeune "vietnamienne" périra un lundi de Pâques.

En fait, le réalisateur modèlera son histoire à l'exemple de ces scènes bavaroises de la Passion, et qui consistent à transposer l'action dans un contexte familial. On

poème sur la vieillesse avec "La Maison". Un poème qui doit autant à l'incroyable interprétation de Michel Simon qu'à son jeu pas, mais vit littéralement devant nous, qu'à la mise en scène très discrète et au scénario.

Le film perd beaucoup, malheureusement, dès qu'on rompt l'intimité de ce couple étrange et fascinant dans sa décadence même (si bien appuyée par le décor) que forment Michel Simon (Louis) et son serviteur Pascal (Paul Preboist). Dès l'intrusion de la jeune fille, jeune américaine échevelée, dans ce monde où les objets prennent autant d'importance que les personnes, cela se gâte un peu. La présence de Michel Simon arrive pourtant à sortir cette deuxième partie de la simple confrontation de deux mondes qui signoraient jusqu'alors.

pris en apprenant que le film au titre racoleur, "Naked under leather" n'est rien d'autre que l'adaptation de son roman "La motocyclette".

Le film n'en est pas à sa première sortie à Montréal. Il y a quelques semaines, il se trouvait à l'affiche du Bonaventure. La politique de ce cinéma étant, semblerait-il, de nous présenter des spectacles exclusivement érotiques, en plus du titre du film, avaient fait que je n'y avais porté aucune attention jusqu'à jour où la motocyclette qui ornait un placard publicitaire ne me mette sur la piste.

Aujourd'hui, le cinéma Guy le remet à l'affiche en compagnie du dernier film de Sam Peckinpah, "The Ballad of Cable Hogue". Un programme double à ne pas manquer et dont nous rendrons très bientôt.

que sans le scandale qu'il a provoqué à Berlin, on aurait attendu longtemps avant de le voir. Il faut donc admettre que le cinéma qu'on voit dans nos salles répondent avant tout à certaines normes, le plus souvent dictées par le modèle américain.

On aurait donc une bien mauvaise connaissance d'un cinéma qui, disons tout simplement, sort des sentiers battus, s'il ne s'était pas développé en marge du réseau commercial traditionnel, ce que l'on a vite fait d'appeler un "réseau parallèle". À l'état encore embryonnaire, il ne cesse pourtant d'apporter un peu d'air frais dans l'univers du cinéma.

Il suffit de se rappeler que c'est grâce à la Cinémaèque canadienne au Conservatoire d'art cinématographique, aux différents Ciné-campus, et au Musée des Beaux-Arts que nous avons pu faire la connaissance de jeunes cinémas qu'ils soient hollandais, suisses, ou tout simplement américains. Je ne reviendrai pas sur l'apport considérable de la Cinémaèque quant à la connaissance de ce jeune cinéma qui n'est pas arrivé à s'intégrer (heureusement) aux circuits traditionnels de distribution.

C'est au Conservatoire d'art cinématographique de l'Université Sir George Williams qu'on aura pu voir, la semaine dernière, le premier long métrage du Suédois Lasse Forsberg, "Mistreatment" (1970), qui avait été d'ailleurs présenté au dernier Festival du film de New York. C'est une œuvre crue, dure, et par la même absolument remarquable, mais c'est aussi une pénétrante illustration de la thèse de Marcuse que "vivre aujourd'hui est une aventure schizophrénique, et que la thérapie psychanalytique ne vise qu'à soigner l'individu de manière qu'il puisse continuer à fonctionner comme partie d'une civilisation malade." Et c'est cette aventure, finalement, que nous décrit Forsberg à travers la révolte d'un jeune ouvrier. Mais quand donc le grand public pourra-t-il voir ce film, qui n'est d'ailleurs pas plus révolutionnaire que "Getting Straight", mais qui a l'avantage de poser les bonnes questions, et de s'attaquer aux vrais problèmes.

Mais continuons notre recension. C'est à l'Université de Montréal que nous avions pu voir "Sympathy for the Devil" de Godard, et certaines œuvres de Andy Warhol. C'est à l'Université McGill que nous pouvions retrouver Stan Brakhage et ses derniers films. Et c'est au Musée des Beaux-Arts que nous avions pu nous familiariser avec ce cinéma underground dont on

parle beaucoup et qu'on voit généralement fort peu.

C'est d'ailleurs au même Musée des Beaux-Arts de Montréal que vient de se terminer une série absolument remarquable, et tout-à-fait dans le vent, puisqu'elle s'intitulait "Cinéma-contestation". De cette série, je veux surtout mentionner les deux derniers films, et tout d'abord, "The Fall" de Peter Whitehead qu'on ne saurait mieux présenter que comme étant l'anti-"Getting Straight"; en d'autres termes le seul "vrai" film sur la contestation. On comprendra alors qu'il ne connaisse pas de sortie commerciale.

Il y a ensuite "Forum" de Mireille Dansereau qui se présente avant tout comme un document. Au départ, une conversation entre différentes personnalités que la réalisatrice a réunies, et qui se trouvent assis en cercle par terre. Mais cette discussion a vite fait de tourner à l'affrontement, principalement entre un producteur de la BBC et un des acteurs du "Living Theatre", Ben Israel. Au passage, on aura soulevé et débattu de problèmes aussi délicats que la fonction de l'artiste dans la société. Mais cela devient finalement un commentaire des plus précieux sur la conception théâtrale du "Living Theatre".

Le public universitaire

Ceci suffit à indiquer les limites d'une telle œuvre. La place de "Forum" n'est pas actuellement dans les cinémas publics. C'est là le genre de film qui s'adresse avant tout à un public universitaire. Or, justement, depuis quelques années, on s'est aperçu aux États-Unis que le public universitaire constituait un réservoir insoupçonné de spectateurs. Aujourd'hui, donc, on verra un peu tout le monde logner vers ce marché d'ailleurs assez incertain. Les grandes maisons de distribution vont proposer donc leur "package deal" qui leur permettra d'écouler leurs vieux stocks. Et puis, il y a également une nouvelle race d'intermédiaire qui s'est peu à peu constituée entre les distributeurs traditionnels et les Cegeps et universités, s'engraisant au dépens de ces derniers. Il faut malheureusement admettre que leur rôle, qui se place au niveau de la simple promotion, est actuellement nécessaire au Québec. Car l'ouverture des nombreux Cegeps a brusquement créé un marché assez considérable, et personne, ou à peu près, pour l'alimenter. À l'heure actuelle, par contre, une maison de distribution comme Farou Films, que dirige Rock Demers, oriente



"O.K.": la banalité de demain?

de plus en plus ses efforts vers le milieu scolaire (avec les films pour enfant) et universitaire (avec une vaste sélection de films qui nous amène de Glauber Rocha à Bunuel, en passant par Jean-Pierre Lefebvre, Gilles Groulx et Claude Jutra.)

Parmi les dernières acquisitions de Farou Films qui se présente avant tout comme un document. Au départ, une conversation entre différentes personnalités que la réalisatrice a réunies, et qui se trouvent assis en cercle par terre. Mais cette discussion a vite fait de tourner à l'affrontement, principalement entre un producteur de la BBC et un des acteurs du "Living Theatre", Ben Israel. Au passage, on aura soulevé et débattu de problèmes aussi délicats que la fonction de l'artiste dans la société. Mais cela devient finalement un commentaire des plus précieux sur la conception théâtrale du "Living Theatre".

À l'affiche du Verdi, également, trois autres films distribués par Farou Films. "La nuit de la poésie" réalisé par Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse lors de cet incroyable happening qui eut

lieu le printemps dernier au Théâtre Gesu. "Le grand film ordinaire" de Roger Frappier qui avait ouvert la maison de la Cinémaèque canadienne. Et "Mon œil" de Jean-Pierre Lefebvre, enfin terminé. (Signalons que Jean-Pierre Lefebvre vient tout juste de commencer le tournage de son nouveau long métrage, "Les maudits sauvages".)

On risque donc d'avoir un hiver typiquement québécois (je parle cinéma, naturellement), puisqu'il faut ajouter à cette déjà longue énumération les derniers films de Gilles Carle, "Les Males"; et de Claude Jutra, "Silent Night". Il y en a donc qui ne chomeront pas.

Mais une dernière nouvelle qui ne manquera pas de réjouir le nombreux public de "Z", puisque "L'Aveu" de Costa-Gavras sera à l'affiche du cinéma Vendôme à compter du 17.



"Le soleil des autres": la banalité à l'eau de rose d'il y a trente ans.

Une fois de plus, les grands circuits de distribution américains mènent le bal, entraînant tout le monde à leur suite. Et pourtant ce ne sont pas les films de qualité qui manquent; seulement voilà, qualité n'est guère synonyme de rentabilité, tout au contraire. Alors on laisse pourrir dans quelques placards ces films qui nous sortiraient de l'ordinaire.

O.K.

Pour ne pas sombrer dans un pessimisme ce qu'il y a de plus stérile, autant commencer par jeter un regard sur ce qui mérite d'être vu. Et tout d'abord, il faut bien commencer par signaler la sortie d'un film qui brisa littéralement le dernier Festival du film de Berlin, d'autant plus qu'il représentait l'Allemagne. Il s'agit de "O.K.", écrit et réalisé par Michael Verhoeven.

On a accusé le film d'être tombé dans l'anti-américanisme le plus abject. On montre, il est vrai, cinq G.I. quelque part au Vietnam, patientant lors d'une trêve. La monotonie de leur existence sera à peine troublée par la présence d'une jeune vietnamienne de quinze ans, qu'ils violeront avec un raffinement qui tournera bien vite au sadisme. Rien que de très banal en soi. Ce genre d'histoire jonche tous les conflits armés. L'ennui, c'est que cet incident se réfère à un incident très précis, qui fut rapporté par l'un des G.I. témoin impuissant, à ses supérieurs. L'incident devait recevoir, en ce novembre 1966, le minimum de publicité; et les coupables punis avec toute la clémence requise en de pareilles circonstances. Le film se terminera alors sur cette note désillusionnée qu'avait mis à la mode Costa-

pourrait donc se demander pour quoi avoir utilisé des uniformes américains, d'autant plus que le réalisateur se défend d'avoir fait un film anti-américain? La réponse réside alors peut-être dans la nature même de l'action américaine au Vietnam et qui fait que cette violence absurde qu'on y déploie au nom d'une certaine liberté (et dont le viol de la vietnamienne n'est que le gros symbole) nous a atteint au plus profond de chacun de nous, qu'il habite au Canada, en France ou en Bavière.

Car finalement, c'est de violence qu'il s'agit ici; de cette violence que nous avons fini par admettre faute d'avoir su la maîtriser, et devant laquelle on ne dit plus que "O.K." C'est donc dans la banalité la plus quotidienne que se déroulera l'action, et que viendra à peine troubler l'épisode du viol. Banalité, il est vrai, fortement américanisée (n'en sommes-nous pas tous arrivés à ce point) et dont la meilleure manifestation reste ces gros plans de mâchoires mastiquant. C'est ensuite le poker, les vexations quotidiennes, les petits jeux stupides qui tirent toute leur saveur de la violence qu'ils charrient. Et enfin, le viol, décrit avec une extrême pudeur, mais avec un réalisme qui vous prend aux tripes.

L'œuvre est sans complaisance aucune. La forme surprendra, d'autant plus que la minceur de l'histoire n'y gagne pas beaucoup à ce découpage en scènes distinctes, toutes annoncées par un titre. Mais c'est une œuvre forte, parce qu'elle nous concerne tous, et qui demanderait qu'on s'y attarde plus longuement. En d'autres termes: à ne pas manquer. (Salle Hermès).

La maison Gérard Brach a réussi à nous donner un merveilleux

Michel Simon est un grand acteur et cela ne court pas les rues. (Cinéma V, et Festival).

L'ours et la poupée

On ne pourrait pas en dire autant de Brigitte Bardot qui joue à la poupée capricieuse dans "L'ours et la poupée" de Michel Deville. Et il n'y a pas que Jean-Pierre Cassel (son malheureux partenaire) à vouloir lui donner une paire de claques.

Car ce qu'il y a finalement d'étrange dans ce genre de film c'est que ça se veut de toute évidence comique, et que ça ne le devient qu'à de très rares exceptions.

Dans la première partie du film, seul les enfants (on peut se demander ce qu'ils viennent faire dans cette galère) arrivent à nous dérider. Vers la fin, nous ayant sans doute ajusté à ce monde insipide qu'on nous présente, on finit bien par rire devant l'effort que font sans nul doute notre ours pas très ours finalement, et notre poupée toujours aussi poupée.

Michel Deville a raté son coup. (Le Dauphin, salle Renoir).

Mandiarques

Ceux qui connaissent l'œuvre à l'érotisme raffinée d'André Pieyre de Mandiarques ne manqueront pas d'être sur-

Enfin, j'aimerais signaler la sortie, au cinéma Côtés-Neiges, du dernier film du réalisateur tchécoslovaque Jan Kadar, "The Angel Levine" en fait son premier film "américain", quoique par le sujet il s'apparente énormément à "Shop on main street". Ce film marque également le retour à l'écran de Harry Belafonte. Un film à voir.

À la recherche d'un réseau parallèle

Ces films, malheureusement, malgré leurs qualités, ne nous donne finalement qu'une vision fort partielle de ce qui se fait actuellement, en particulier par les jeunes cinéastes du monde entier. Une exception, "O.K." de Verhoeven. Mais on comprendra bien

Nouvel exécutif au CODC

Richard Lavoie, réalisateur et producteur de Québec, a été récemment élu à la présidence du Conseil québécois pour la diffusion du cinéma; il succède à ce poste au cinéaste Pierre Hébert, qui avait assuré la présidence du Conseil depuis sa création en janvier 1969. Les postes de vice-président et de secrétaire ont été respectivement confiés à Werner Nold et à André Pépin.

Le conseil d'administration des lecteurs trouveront les horaires à la page 8.

tion du Conseil québécois pour la diffusion du cinéma est formé de représentants des principales associations cinématographiques professionnelles du Québec. Ces représentants sont actuellement: Guy Bergeron et Richard Lavoie (Association professionnelle des cinéastes du Québec), Jean Danseur et Arthur Lamothe (Association des producteurs de films du Québec), J. A. Lapointe et André Pépin (Association canadienne des distributeurs indépendants de films d'expression française), Werner Nold et William Weintraub (Syndicat général du cinéma et de la télévision).

Nos lecteurs trouveront les horaires à la page 8.

LE 17 DÉCEMBRE
DU MEILLEUR AUTOUR DU Z COSTA-GAVRAS
L'aveu
VENDÔME

Professione! Hilarantissimo! 14 ANS
MICHELLE MERCIER CLAUDE RICH
JULIEN MICHEL ALDORE
UNE VEUVE EN OR
EASTMANCOLOR
VENDÔME
PLACE VICTORIA TEL 878-1451

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
100, est AVENUE DES PINS

Jusqu'au 19 décembre
Ce soir à 19 h 30 et 22 h 30
"N'ÉCRIVEZ JAMAIS AU FACTEUR"
et
"LE DIABLE EN ÉTÉ"
de MICHEL FAURE
mise en scène
PAUL BUISSONNEAU
avec
JEAN DUCEPPE
Amulette Garneau Yvon Leroux
Renseignements: 845-7277

SALLE RESNAIS POUR TOUS
Un chef-d'œuvre. N'irez-vous voir qu'un film dans l'année, que ce serait celui-ci qu'il faudrait choisir.
Romy Schneider
MICHEL PICCOLI
les choses de la vie
5e sem.
EASTMANCOLOR
Z
COSTA GAVRAS
REVUE
NEUVE
JULIEN
MICHEL RICH

CHORALS POUR NOEL DE
J.S. BACH
joué à l'orgue par
BERNARD LAGACÉ,
chantés par
LE CHEUR BUXTEHUDE,
dirigé par
MIREILLE LAGACÉ.
vendredi le 18 décembre à 20h30
en l'église Queen Mary Rd. United,
10 ch. Fishley, Hampstead.
Billets à l'entrée \$2.00 - Étudiants \$1.00

14 ANS
CINÉMA
Michel SIMON dans
LA MAISON
EN SEMAINE: 7:30 - 9:30 COULEUR
489-5559 525-8600
5550 OUEST Sherbrooke 1206, E. St. Catherine

18 ANS Adultes
ANATOMIE DE l'acte d'amour
EN COULEUR
CINÉMA DE PARIS 861-2996
FLEUR DE LYS 288-3303

3ième SEMAINE POUR TOUS
BARDOT
plus belle que jamais
Cassel
plus sexquis que jamais
s'affrontent dans le MATCH
de
L'OURS ET LA POUPEE
EN COULEURS
Genevieve Bujold
"ACTE DU COEUR"
le DAUPHIN EN COULEURS
1:30-3:30 5:30-7:30 9:30
SALLE RESNAIS
SALLE EISENSTEIN
2e ANNÉE!
POUR TOUS EASTMANCOLOR
COSTA GAVRAS
REVUE
NEUVE
JULIEN
MICHEL RICH
SALLE RESNAIS
SALLE EISENSTEIN
2e ANNÉE!
POUR TOUS EASTMANCOLOR
COSTA GAVRAS
REVUE
NEUVE
JULIEN
MICHEL RICH
SALLE RESNAIS
SALLE EISENSTEIN
2e ANNÉE!
POUR TOUS EASTMANCOLOR
COSTA GAVRAS
REVUE
NEUVE
JULIEN
MICHEL RICH

NOUVEAU! plus drôle que jamais!
LOUIS DE FUNES
POUR TOUS COULEURS
le GENDARME EN BALADE
Moins de 14 ans \$1.00
2ème GRAND FILM EN COULEUR
CES MESSIEURS DE LA GACHETTE
FRANCIS BLANCHE - DARRY COWL - ANNIE CORDY
CANADIEN 523-5160 PLAZA 274-6155